

Callon Michel (2008) "Il n'y a d'économie qu'aux marges", *Le Libellio* d'Aegis, volume 4, n° 2, été-automne, pp. 1-18

Sommaire

1

Il n'y a d'économie qu'aux marges
M. Callon

19

Norberto Bobbio, la règle au cœur de la démocratie
J. Bastianutti

28

Bréviaire wittgensteinien à l'usage des doctorants (et chercheurs)
H. Dumez

36

À propos de la notion de situation de gestion
Séminaire avec B. Journé & N. Raulet-Croset
H. Dumez

40

Méthodologie : la notion de "*template*"
H. Dumez & E. Rigaud

46

L'innovation dans les services associés au produit. Le cas de l'appel d'urgence
Séminaire avec S. Lenfle
H. Dumez

50

Qu'est-ce qu'un instrument ?

54

Prochain séminaire AEGIS

Les autres articles de ce numéro & des numéros antérieurs sont téléchargeables à l'adresse :

<http://crg.polytechnique.fr/v2/aegis.html#libellio>

Il n'y a d'économie qu'aux marges

A propos du livre de Jane Guyer, *Marginal gains. Monetary Transactions in Atlantic Africa*. Chicago: The University of Chicago Press. 2004

Avec *Marginal Gains*, un livre publié en 2004 et qui reprend les conférences données par l'auteur à l'université de Rochester en mars 1997 dans le cadre des Lewis Henry Morgan Lectures, Jane Guyer (JG) apporte à nouveau la preuve que l'Afrique, ce continent qui semble être passé à côté de la modernité, constitue un terrain d'étude exceptionnel pour comprendre les ressorts du capitalisme et de la mondialisation. Délaissant les thèmes attendus de la pauvreté, de la pénurie, de la corruption, de l'instabilité politique ou de l'échange inégal, qui sont néanmoins présents en toile de fond, JG choisit, contre toute attente, de se focaliser sur la transaction marchande, cette structure élémentaire de la vie économique qui règle la difficile et centrale question de la mesure de la valeur des biens échangés. La lecture du livre nous convainc que l'Afrique, en tout cas cette Afrique Occidentale qu'elle a parcourue à plusieurs reprises et où elle a effectué de multiples séjours, est le lieu idéal pour analyser en profondeur le rôle que les acteurs jouent dans le calcul des valeurs marchandes. Dans cet exercice, les Yorubas, les Tivs ou encore les Igbo, démontrent des compétences et un savoir-faire exceptionnels. Ils maîtrisent avec brio des évaluations compliquées sans jamais oublier ni leur intérêt ni que, dans l'établissement du compromis, certaines bornes ne doivent pas être transgressées.

Marginal Gains, je reviendrai un peu plus loin sur la signification de ce titre, combine de manière élégante des réflexions théoriques très profondes, formulées dans une langue nerveuse et précise, et de longues études de terrain, scrupuleuses et rigoureuses, qui s'approchent au plus près des capacités cognitives et pragmatiques que les gens déploient dans l'organisation des transactions commerciales. Il s'agit donc d'un livre riche et complexe qui interpelle au premier chef les africanistes, comme en attestent les débats passionnés qu'il a suscités¹. Il peut être également lu comme une contribution, à mes yeux essentielle, à la sociologie des marchés, africains ou non, et au rôle des agents, africains ou non, dans leur instauration et dans leur fonctionnement. N'étant pas africaniste, et la seconde lecture me paraissant de surcroît aussi intéressante que la première, j'ai tenté, dans les lignes qui suivent, d'organiser mes commentaires et mes réflexions autour d'un petit nombre de concepts que JG propose pour rendre compte des transactions qu'elle étudie. Ces outils, j'en suis persuadé, seront utiles, et bientôt indispensables, à tous ceux qui s'intéressent aux marchés. Le seul objectif de ce compte rendu est de faire partager cette conviction.

Disjonctures et conversions

Le chapitre 2 de *Marginal Gains* est pour l'essentiel consacré à une discussion détaillée des célèbres thèses défendues par Bohannan. Ces thèses ont eu un impact

profond et durable sur l'anthropologie économique et, au-delà de l'anthropologie, sur les travaux consacrés aux marchés. Pour ceux qui ne sont pas familiers avec le modèle de Bohannan, il n'est peut-être pas inutile d'en rappeler les principales caractéristiques.

Selon Bohannan (1955), les Tiv, un peuple qui vit dans le centre du Nigeria, répartissent les biens et les services en deux catégories : la première catégorie rassemble ceux qui ont une valeur d'échange et qui peuvent par conséquent être vendus et achetés sur un marché ; la seconde est composée des biens qui servent exclusivement à faire des dons. Les biens échangeables (premier groupe), ajoute Bohannan, se distribuent à leur tour en trois sous-catégories qui sont rangées par les Tivs selon un ordre hiérarchique : en bas de l'échelle se trouvent les biens qui sont produits localement (comme la nourriture, les ustensiles de cuisine, les outils, ...) ; puis viennent les biens de prestige (esclaves, bétail, certains vêtements, ...) et enfin les droits sur les personnes (principalement sur les femmes). Entre les biens de chacune de ces (sous-)catégories, il est considéré comme moral d'engager des échanges qui se déroulent dans des sphères qui leur sont dédiées. A ces transactions intra-catégorie, Bohannan donne le nom de régime de *conveyance*. La *conveyance* correspond donc à un transfert, à un déplacement qui ne rencontre aucun obstacle et qui n'a aucune barrière à franchir. La circulation va de soi et la mesure des valeurs y est non problématique. Entre catégories, ou sous-catégories (selon le niveau auquel on choisit de se placer), il existe au contraire des barrières, des forces à vaincre, dont la nature est généralement morale ou religieuse. Ceci n'exclut pas complètement les transferts ou les passages, mais les rend exceptionnels, ponctuels et toujours problématiques, car les ordres de valeur en jeu sont a priori incommensurables. Bohannan parle de *conversions* pour désigner ces sauts improbables et rares d'une catégorie à une autre, d'une sphère d'échange à une autre.

Ce schéma, qui n'est pas sans ressemblance avec le monde aristotélicien, clos et hiérarchisé, ou encore avec les modèles atomiques de Bohr et leurs niveaux d'énergie, a connu un succès extraordinaire. On a multiplié les sphères, changé leurs dénominations. De nouvelles catégories de biens ont été proposées, comme celles des biens précieux ou sacrés qui sont donnés mais sans cesser d'appartenir à leur donateur (Weiner, 1992). On a adapté le modèle aux sociétés occidentales pour rendre compte du rôle joué par les valeurs et la morale dans la constitution des biens et dans les restrictions apportées par exemple à l'échange des droits de propriété (que l'on songe aux interdictions qui pèsent sur la commercialisation du sang ou des organes humains). Sous une forme simplifiée, qui l'a transformé en vulgate, le modèle a permis en outre de combiner l'héritage de Mauss et de Marx, en permettant de distinguer le monde du don et celui de la marchandise, la sphère des relations interpersonnelles et celle des échanges interpersonnels, le monde de la solidarité et celui du froid calcul.

Autant l'article fondateur de Bohannan était court, modeste et programmatique, autant ses effets, dont il n'est qu'à moitié responsable, ont été immenses et, –faut-il le cacher ?– dévastateurs. Sans même le savoir, nous sommes tous, ou nous avons tous été, à un moment ou à un autre, les héritiers fidèles de ce modèle et de la cosmologie qu'il charrie, comme si l'Afrique se vengeait de nous, par anthropologue interposé ! Jane Guyer, que cette emprise non consentie met mal à l'aise, sent que, pour se défaire de cette camisole intellectuelle, il lui faut retourner sur le terrain, aller dans les traces de Bohannan, lui qui avait conçu son modèle comme un outil provisoire, reprendre son projet et voir ce qui peut être sauvé. La grandeur de

l'anthropologie tient à cette conviction que la science est d'abord une affaire de faits, sur lesquels il convient de revenir sans cesse pour les réexaminer et réviser les interprétations les mieux établies.

JG décide de s'intéresser aux espaces physiques de circulation des biens. Elle identifie les lieux où prennent place les différentes catégories de transactions. Aux sphères et aux espaces abstraits de Bohannan (qui ne se souciait guère de les localiser et de les ancrer dans les territoires), elle ajoute la géographie. Après un inventaire méticuleux, elle arrive à la conclusion que les barrières (celles qui rendent difficiles et non évidentes les conversions), avant d'être des barrières morales ou religieuses, avant de séparer des ordres différents de valeur, sont d'abord des frontières territoriales qui délimitent et séparent des zones entre lesquelles la circulation de certains biens est rendue difficile ou problématique. Ces frontières n'ont d'ailleurs ni la simplicité ni la netteté de celles pour lesquelles Allemands et Français se sont entredéchirés pendant des siècles. Elles sont multiples, changeantes. De plus, les critères qui peuvent être utilisés pour différencier les zones sont si nombreux et si interdépendants les uns des autres, que les frontières qui en résultent constituent un véritable lacs, au tracé sinueux, avec ses points d'accumulation, jouant ici sur les langues, là sur les systèmes de numération, ailleurs sur les appartenances ethniques ou religieuses, et en d'autres endroits sur la nature des activités productives. Le modèle de Bohannan installait au premier plan les espaces et les catégories. JG, à l'inverse, est attentive aux fractures, aux discontinuités. Dans sa version, ce sont elles qui commandent. Les territoires ne sont que la conséquence de ce travail constant de différenciation et de fragmentation. Dès lors qu'on s'attache aux réseaux où circulent les biens et aux nœuds où ils sont convertis et échangés, s'imposent une topologie et une topographie commerciales qui n'ont plus rien à voir avec les sphères abstraites, nettement délimitées et bien ordonnées, de Bohannan : « *The regional view now alters the meaning of conversion because several transactions that look like conveyances within a sphere -cloth to brass rods, brass rods to firearms and cattle, cattle to bridewealth- are better thought of as steps toward conversions* » (p. 30). JG ajoute : « *By passing through the hands of strangers, across spatial boundaries, a conveyance could be turned into a conversion* » (p. 30). Peut-on dire plus clairement que la notion de conversion est première, la *conveyance* pouvant être assimilée à l'alignement habile d'une série de conversions réussies.

La simple prise en compte des coordonnées sociales et territoriales des transactions donne congé au monde aristotélien des sphères d'échanges, et des circulations sans frictions et sans barrières que chacune d'entre elles garantissait et rendait possibles. JG souligne en passant que ce renversement ne concerne pas que l'anthropologie : « *What Bourdieu refers to as 'social alchemy' of the 'endless' conversion of economic capital into 'symbolic capital' will appear at more junctures and be more varied than the sphere model implies* » (p. 30). A l'empilement/juxtaposition d'espaces de circulation à l'intérieur desquels la règle est la *conveyance* et le déplacement sans entrave, et entre lesquels prennent place de difficiles et exceptionnelles *conversions*, est substituée une représentation opposée dans laquelle la *conversion* est la règle, la *conveyance* n'étant qu'un résultat, intermédiaire, provisoire et transitoire. Il ne peut y avoir de transactions, le mot le dit, que si existent des écarts à combler, des différences à surmonter, des fractures à réduire. Comment a-t-on pu croire que l'échange allait de soi, qu'il était au principe de la transaction ? Comment a-t-on pu imaginer qu'un bien puisse changer de mains, sans que n'existe un gradient, une dénivellation pour lui fournir l'énergie nécessaire à sa métamorphose et à son déplacement. Le commerce est un combat permanent, toujours recommencé, qui se nourrit des fractures du monde et qui, pour se poursuivre et se maintenir, en exige toujours de

nouvelles. Il s'établit là où les valeurs sont ambiguës et où les équivalences sont à construire.

Pour qualifier cette texture, striée, fracturée, des territoires dont les transactions ont besoin pour se développer, JG propose la notion de *disjuncture*. Ce mot anglais, que je crois rare, livre sans détour sa signification. Il désigne une interruption, une disjonction, une discontinuité, une dislocation, un défaut, une irrégularité. La *disjuncture* est une barrière. Sans investissement, sans travail, sans ingéniosité, l'écart demeure et le bien ne peut continuer son voyage, sa carrière ; il ne peut être échangé, car les équivalences s'interrompent, les critères d'appréciation changent. La *disjuncture* paralyse le calcul de la valeur et du même coup apparaît comme le lieu par excellence où la valeur peut être créée et des gains réalisés. Comme on l'aura compris, tout est matière à *disjunctures*. J'ai déjà évoqué les appartenances ethniques, les langues, les accidents géographiques, les voies de transport. Dans le cas étudié par JG, la principale source est fournie par l'existence d'une multiplicité changeante des monnaies qui sont en usage. Certaines sont acceptées sur l'ensemble des territoires, d'autres demeurent locales ; certaines s'installent dans la longue durée, d'autres vivent une existence éphémère et chaotique ; de nouvelles monnaies apparaissent et chassent les anciennes ; les taux de conversion, le mot est inévitable, fluctuent, en fonction des lieux et des périodes. Ces *disjunctures* monétaires, complexes et changeantes, fournissent autant d'occasions de conversions à imaginer et à faire admettre, et avec elles de gains possibles à engranger. JG nous convainc que les équivalences établies, à supposer qu'il en existe, sont la bête noire de la transaction commerciale, à la manière dont la concurrence est la bête noire de l'économie de marché. Recherche et exploitation des *disjunctures* et des monopoles sont à la base de l'activité économique ; elles constituent, il faut bien l'admettre, le ressort principal de sa créativité.

Les disjonctures, j'utiliserai désormais ce mot parce qu'il fait écho à son antonyme, conjoncture, qui est d'usage fréquent en français, sont partout. On pourrait croire que leur terrain d'élection est celui des économies africaines, et plus généralement des économies dominées, et qu'elles correspondent à des activités commerciales où prévalent la débrouillardise, le marchandage, pour ne pas dire la fraude et la filouterie. Non seulement, comme je le suggérerai plus loin, disjonctures et conversions sont au cœur des secteurs les plus avancés des économies avancées, mais, dans les temps passés de la colonisation, elles s'installaient de part et d'autre des frontières, ou plutôt elles ajoutaient aux frontières administratives leurs propres frontières, leurs propres marges marquant et striant aussi bien les économies européennes qu'africaines. Il faut lire l'histoire savoureuse des fusils déclassés que Jules Ferry décide d'attribuer à Savorgnan de Brazza pour qu'il puisse commercer et troquer, mais également soigner, par des cadeaux appréciés, les relations diplomatiques avec les indigènes (pp. 43-44). Pour réussir l'improbable métamorphose d'un stock de métal, sans valeur pour l'armée française qui avait mis ses fusils au rebut et ne savait qu'en faire, en biens dotés d'une valeur d'échange quelque part sur les rives du fleuve Congo, il faudra pas moins d'une demi-douzaine de conversions, toutes plus hasardeuses et osées les unes que les autres. Elles auront notamment impliqué deux ministères, le Parlement et le vote d'une loi ainsi que des négociations subtiles avec un revendeur d'armes belge. Pour bien enfoncer le clou, JG raconte l'histoire symétrique de statues qui voyagent dans l'autre sens, de l'Afrique vers l'Occident. Engagées dans une longue série de conversions, elles finissent par aboutir dans des musées prestigieux après être passées entre les mains successives d'artistes renommés. Ces analyses font évidemment penser aux carrières d'objets

décrites par Appadurai et ses collègues. Mais là où Appadurai (1986) se contentait d'observer l'enfilade des conversions (ce qui lui suffisait pour mettre à mal l'hypothèse de l'existence de sphères disjointes de circulation des biens), sans chercher vraiment à les analyser, JG s'emploie à restituer le plus méticuleusement possible toutes les opérations en quoi consistent ces conversions.

Le concept de conversion n'est pas seulement utile pour comprendre les économies africaines et leurs relations historiques avec les puissances coloniales. Il s'applique parfaitement me semble-t-il, aux économies occidentales elles-mêmes. Leur texture est encore plus fragmentée, divisée, disloquée que celle des économies de l'Afrique Occidentale. Non seulement les disjonctures y sont déjà omniprésentes, mais leur nombre et leur diversité ne font que s'accroître, avec l'affirmation du caractère central des activités d'innovation et le rôle grandissant des spéculations financières. Il y a d'abord et toujours les frontières nationales, dont l'actualité démontre qu'elles ne sont pas près de disparaître ; les barrières qu'érigent leurs tracés mobiles, interrompent, de manière souvent imprévisible et volatile, le calcul des valeurs relatives. Il y a le kaléidoscope des devises avec la règle maintenant indiscutée des taux de change variables qui ajoutent d'autres discontinuités. Il y a également, et j'emprunte cette notion à Barry (2001), la géopolitique des « zones technologiques », qui désignent des aires à l'intérieur desquelles prévalent des standards technologiques unifiés qui favorisent la circulation et les échanges, mais entre lesquelles des conversions parfois périlleuses, souvent impraticables, sont exigées. Force est de reconnaître que ces zones technologiques introduisent dans la production de disjonctures un degré de complexité qui n'avait jamais été atteint : leurs frontières et leur extension dépendent de la technologie considérée, les zones technologiques de la génétique étant différentes, par exemple, de celles des systèmes de télécommunication. A ces fractures s'ajoutent les nombreuses disjonctures que créent les lois (la propriété intellectuelle diffère sensiblement d'un pays à un autre), les réglementations (citons le cas des OGM), les règles de comptabilité des entreprises. La liste serait longue des barrières, sauts, écarts, asymétries, inéquivalences qui fracturent nos économies. Parler d'espace de libre circulation, d'unification des marchés, d'extension et d'homogénéisation de la régulation, frise la publicité mensongère. Pour une Organisation Mondiale du Commerce qui s'efforce à grand peine d'éliminer les barrières tarifaires, combien de nouvelles asymétries sont-elles quotidiennement produites ? Plus se densifient et s'allongent les réseaux de transactions et plus les disjonctures se multiplient, et avec elles les nécessaires opérations de conversion. Comme si la possibilité de déplacements au long cours se payait d'un accroissement du nombre des opérations de conversions à réussir. Et puisque les gains résident dans ces disjonctures, on imagine difficilement un monde dans lesquels les marchés tendraient à constituer un espace plat, lisse et sans failles, facilitant déplacements et échanges. Une telle « platitude » découragerait tout espoir de gain. Il suffit pour s'en convaincre de regarder du côté des marchés financiers qui inventent constamment de nouveaux produits qui ont pour seule logique (Callon et Lépinaud, soumis) de fabriquer des écarts (ce qu'on appelle des dérivations), de manière à pouvoir conquérir de nouveaux espaces transactionnels où la mesure des valeurs est suffisamment incertaine pour que des profits soient envisageables. La finance est une source intarissable de disjonctures et les dérivations qu'elle produit sont l'occasion de gains qui, pour être réalisés aux marges du système économique, n'en sont pas moins substantiels.

La valuation et ses échelles

Pas de commerce sans disjonctures. Celles-ci fournissent aux transactions commerciales les asymétries et les écarts dont elles se nourrissent. On comprend maintenant pourquoi JG utilise l'expression : gains marginaux. Le mot marge est parfaitement adapté. Il désigne, pour le vendeur comme pour l'acheteur, le gain espéré (on parle de marges commerciales). Il évoque la latitude dont chacun dispose (on parle de marges de manœuvre) pour calculer les valeurs. Il caractérise enfin et surtout, le livre entier de JG en apporte la preuve, ces espaces frontaliers où les gains sont réalisés.

Une fois identifiés les sites où se réalise et s'apprécie la valeur des biens, il convient de s'interroger sur les modalités pratiques de son calcul.

Pour comprendre le calcul des valeurs, calcul que je propose de désigner par le terme de valuation², il faut éviter un possible contresens et reconnaître la double nature des disjonctures. On peut en effet dire des disjonctures qu'elles existent préalablement à la transaction commerciale qui va en tirer parti. Les monnaies et leurs taux de change existent, les langues dans leur multiplicité s'imposent à chacun, la diversité des formes de régulation est un fait constant. Mais on aurait tort de s'en tenir à cette version étroitement réaliste des disjonctures, qui conduit à distinguer nettement entre l'action et les circonstances de l'action. Un bon marchand, tout comme un bon acheteur, se joue de cette opposition. Il est celui qui découvre et fait voir (mais pas trop !) des écarts ; il est celui qui explicite (mais pas complètement !) des différences ; et il n'hésite pas, s'il le faut, à fabriquer des déviations et des discontinuités. Cette indétermination, qui tient à l'engagement des partenaires et qui ne peut être levée que dans l'action, est présente même dans le cas des disjonctures les mieux explicitées. Le touriste français, qui utilise sa carte Visa pour retirer de l'argent dans un distributeur new-yorkais, réalise brutalement qu'il va devoir payer des commissions dont il ignorait jusqu'à l'existence et qu'il n'apprendra à maîtriser que très progressivement. Là, comme dans d'autres cas plus compliqués et plus labyrinthiques (comme celui d'un abonnement souscrit auprès d'un opérateur de téléphonie mobile), il y a place pour des gains (ou des pertes) on ne peut plus marginaux, qui vont parfois conduire le touriste à préférer les bonnes vieilles coupures ou les virements interbancaires. Les marges sont partout et ne s'explicitent complètement que dans l'interaction.

Des disjonctures qui se révèlent progressivement, et dont les caractéristiques et les propriétés dépendent du cours pris par la négociation de la transaction ; des écarts qui rendent problématique l'idée même qu'une équivalence puisse être construite et acceptée : on imagine sans peine la complexité des calculs nécessaires à l'obtention, toujours incertaine, d'un compromis sur la valeur des biens.

Pour parvenir à réaliser ces accords calculés, les agents recourent, nous dit JG, à des échelles. JG propose de distinguer trois familles d'échelles : les *échelles nominales*, les *échelles ordinales* et les *échelles numériques*. Chacune de ces échelles permet d'envisager la qualification des biens à échanger, leur appréciation, à partir de trois points de vues à la fois distincts et complémentaires. C'est en combinant habilement ces échelles que les agents établissent des compromis chiffrés qui prennent en compte à la fois le qualitatif et le quantitatif, les mots et les nombres, rendant du même coup inutile le partage habituel entre jugement et calcul.

Il n'existe pas de bien auquel un nom ne soit donné. Le mot ou les ensembles de mots qui le désignent servent à le différencier des autres biens et à le positionner par rapport à eux. Nommer est une forme de distinction, dont les significations

s'enrichissent de l'usage des mots et des réseaux sémantiques qui les lient de manière plus ou moins directe à d'autres mots. Si Jane Guyer parle d'échelle nominale, comme l'on parle d'échelle de couleurs, c'est parce que la dénomination des biens constitue une forme première de valuation, que l'on pourrait qualifier de relationnelle. C'est d'ailleurs ce que les économistes soulignent, lorsqu'ils parlent de biens qui sont (plus ou moins) substituables, plus ou moins proches les uns des autres, et dont les valeurs et par conséquent les prix sont interdépendants, la notion d'élasticité croisée fournissant, selon eux, une mesure précise de cette interdépendance. Les échelles nominales (comme les échelles numériques et ordinales) ont en outre l'avantage d'être à la fois des objets qui sont proposés à l'agent et des objets dont il dispose et qu'il manipule. Si j'hésite entre un paquet de nouilles et un paquet de riz, et quelles que soient les similitudes et les différences que je postule entre les deux, je ne peux complètement m'abstraire d'un ensemble de conventions, de significations, de relations et de discours, charriés par le langage et l'usage des mots. De plus je ne suis pas le seul à me poser la question de leur substituabilité ou de leurs écarts, comme le prouve la décision prise par le directeur du supermarché de les placer côte à côte sur le même rayon. Pour l'anthropologue qui s'intéresse autant, sinon plus, au processus de la valuation (les modalités pratiques de calcul) qu'à son résultat (le prix), la reconnaissance de cette double dimension, individuelle et collective, de la dénomination, est cruciale³.

Le travail de la valuation n'échappe pas à la (douce) tyrannie des mots et aux mises en relation qu'ils proposent. Il est également dépendant d'opérations de hiérarchisation qui impliquent la mise en œuvre de ce que JG appelle des échelles ordinales qui ont pour fonction d'introduire une série de gradations entre les biens. Ces échelles permettent l'usage des comparatifs et des superlatifs. JG fournit tout au long de son livre de nombreux exemples qui montrent comment les valeurs des biens peuvent être rangées en fonction de qualités comme la religiosité, la robustesse, l'originalité, ou encore l'efficacité. Ce que JG observe dans les sociétés africaines pourrait être transposé sans difficulté aux sociétés occidentales où les échelles ordinales foisonnent et se renouvellent en permanence, comme le montre la montée en puissance d'indicateurs destinés à mesurer le degré de responsabilité sociale des entreprises ou leur niveau d'engagement pour la préservation de l'environnement.

Les échelles ordinales nous rapprochent de l'univers des chiffres et des systèmes de numération, en un mot de ce que JG appelle les échelles numériques. Ce sont elles qui donnent à la valuation sa dimension quantitative. Dans une transaction commerciale, que noue la fixation d'un prix accepté par les deux parties, cette étape de la mise en nombres constitue un point de passage obligé. Avec le calcul numérique, il semble qu'on se rapproche d'une certaine forme d'objectivation. Un chiffrage précis des volumes et des quantités devrait avoir, semble-t-il, des conséquences sur les prix que chacun est disposé à payer. Il serait facile de montrer, dans le cas des économies occidentales, que les nombres y sont à la fois source d'accords et de désaccords (Porter, 1995). Dans le cas de l'Afrique, la démonstration est encore plus aisée, car les systèmes de numération n'y sont pas unifiés. Ceci introduit dans le calcul lui-même une série d'incertitudes et des marges de manœuvre dont les Africains ne manquent pas de tirer parti. JG cite le livre d'Hélène Verran (2001), tout entier consacré aux pratiques calculatoires des Yorubas dans leurs activités quotidiennes. Leur système de numération est un système base douze et ils n'utilisent que deux opérations : la soustraction et l'addition (ils réalisent ce que nous appelons divisions ou multiplications en recourant à une série d'additions ou de soustractions). Armés de ces outils de calcul, les Yorubas font preuve d'une virtuosité

en calcul mental qui a frappé tous les observateurs. Dans une transaction commerciale un peu compliquée, un Yoruba termine toujours son calcul avant un occidental, ce qui peut parfois se traduire par un petit avantage dans la négociation, surtout si celle-ci doit être conclue rapidement. Mais le plus intéressant, du point de vue du calcul des valeurs, c'est que la diversité des systèmes, tous aussi cohérents et efficaces les uns que les autres, ouvre la voie à de nombreuses manipulations. J'en donnerai quelques exemples plus loin, lorsque j'introduirai la notion de *trope*.

La valuation d'un bien et la fixation de son prix (en d'autres termes le calcul de sa valeur monétaire), passe, nous dit JG, par la subtile mise en relation de ces différentes catégories d'échelle. Pas de prix qui ne puisse être établi sans que dans son calcul n'intervienne au moins une échelle nominale, au moins une échelle ordinale, et au moins une échelle numérique, sachant qu'en règle générale les gens ne se limitent pas à trois échelles et en mobilisent un bien plus grand nombre, ce qui accroît encore leurs marges de manœuvre. Le livre de JG fourmille d'exemples qui soulignent la subtilité du travail calculatoire et de la manière dont il joue avec, et sur, les échelles. Elle s'attarde en particulier sur la question des points de passage entre échelles.

Chaque échelle impose son propre découpage et sa propre lecture de l'univers des biens, en un mot sa propre logique de qualification des biens. Entre les différentes familles d'échelles, existent des discontinuités qui ne font que refléter (mais sous une forme ordonnée et simplifiée) les disjonctures qui rendent problématique le calcul des valeurs. Comment, dans ces conditions, peut-on passer de l'une à l'autre, de l'univers des mots à celui des classifications hiérarchiques et de ces dernières aux additions et soustractions de nombres ? D'ailleurs entre échelles appartenant à la même famille, les passages ne sont guère plus évidents : traduire une langue en une autre, passer d'un système de numération à un autre, comparer des hiérarchies établies selon différents critères : voilà autant de conversions élémentaires qui ne vont pas de soi. Pourtant, les mises en relation d'échelles, en théorie incommensurables, sont couramment effectuées, de même que les traductions, qui sont en théorie impossibles, sont en pratique parfaitement réalisables. Pour éclairer ce paradoxe, et l'éliminer, JG introduit la notion de *trope*. Un trope, dont le dictionnaire nous dit qu'il s'agit d'une figure par laquelle un mot ou une expression sont détournés de leur sens propre, autorise et provoque ces glissements, ces dérivations, ces mises en relations, ces traductions, ces conversions. Chaque échelle, qu'elle soit ordinale, nominale ou numérique, a ses tropes par lesquels des mondes *a priori* incommensurables peuvent communiquer, des mots s'appareiller à des nombres ou à des rangs. Ces tropes fournissent aux conversions des voies de passage, mais sans les déterminer mécaniquement, de même que chaque traducteur est libre, dans certaines limites qu'il doit éprouver et tester lui-même, de modeler sa traduction. Les tropes permettent de jouer avec les disjonctures, de les rendre productives et sources de valeur, et en même temps de les réduire, de les dissimuler, en produisant des équivalences. Les tropes fournissent ainsi la possibilité de longues séries de traductions et de conversions, qui aboutissent à des valuations qui synthétisent et résument, à leur manière, chacune des valeurs introduites et mesurées par chacune des échelles prises en compte.

Jane Guyer donne de nombreuses illustrations de ces enfilages de tropes et de conversions. Par exemple, à un endroit, on parle de *ackie* pour désigner un bien qui correspond à un poids d'or dont la valeur est de 480 *cowries* (le cauris est une monnaie faite de coquillages en porcelaine) ; à un autre endroit on traduit *ackie* par *soa*, mais ce terme désigne un autre poids d'or. De fil en aiguille, sont ainsi tissées des séries

d'équivalences qui rendent commensurable ce qui ne l'était pas et proposent une solution à l'insoluble problème de la valuation des biens échangés : « *The same goods were 'differently' valued by an equation of terms from the various languages : ackie = soa = gros = mithqal, spanning gold values from approximately 0,06 to 0,15 ounces and 480 to 1200 cowries* » (p. 54). Et, rendant ces traductions encore plus nombreuses et par conséquent plus productives, toutes ces mesures peuvent être à leur tour traduites dans différents systèmes ethniques de numération à base douze : « *The mithqal was twelve Muslim hundreds (12*100), the gros was twelve Bambara hundreds (12*80),...* » (p. 54). Pour le dire de manière caricaturale, le mot « cent » n'a pas la même valeur partout, mais est partout compris, de même pour le mot *cowrie*. Et dans les traductions-conversions que suscitent ces mots, le chiffre 12 joue un rôle particulier, qui permet de mettre en rapport des opérations semblables mais non identiques.

Cet exemple illustre la subtile mécanique de la valuation qui joue constamment sur les trahisons qu'autorise l'enfilage de traductions de noms (échelles nominales), d'intervalles (échelles ordinales) ou de nombres remarquables (échelles numériques). La mise en œuvre de ces conversions-traductions qui n'est pas exempte d'innovation (un partenaire peut faire émerger de nouveaux tropes), exige une grande ingéniosité et des compétences élevées comme une grande maîtrise des langues, des mots, des relations de parenté ou encore, mais la liste n'est évidemment pas exhaustive, des systèmes de mesure et de numération. Ces compétences ne sont pas également distribuées. Celui qui les détient ou y a accès bénéficie d'un avantage indéniable.

Les traductions sont sans limites : pour passer d'une échelle numérique (des sommes d'argent) à une échelle ordinale (qui structure des intervalles entre des seuils), on peut convenir par exemple que trente ignames sont la même chose que cinquante ignames et que pour 1100 CFA on obtient la même chose que pour 750 (un peu comme dans les soldes où tous les articles entre 11 et 19€ sont vendus au prix unique de 10€.) Cette flexibilité du calcul, ou de ce qu'on pourrait appeler les algorithmes de *pricing*, à la fois déterminés et modulables, qui guident la combinaison des échelles et des tropes, laisse une place qui peut être importante à l'improvisation. Celle-ci est régulée par les effets que produisent, sur les partenaires, les traductions opérées, et peut aller, lorsque les compétences sont vraiment inégales, à la tricherie pure et simple. Mais dans tous les cas, il s'agit d'une performance, à la fois au sens théâtral du terme et au sens de la théorie de la performativité.

De la qualité des calculs dépend évidemment la qualité de la valuation, c'est-à-dire l'acceptabilité des prix qui sont proposés. Certains prix, nous dit JG, sont considérés comme normaux, tandis que d'autres sont jugés abusifs. Ce jugement n'est pas porté au nom de valeurs morales qui viendraient tempérer le réalisme froid de l'économie, comme dans la fameuse économie morale de Thompson (1971). Il porte sur la manière dont les prix ont été calculés. Un prix moral est un prix correctement calculé, c'est-à-dire qui résulte d'une combinaison, certes habile, des différents échelles et de leurs tropes, mais également respectueuse des traductions que ces tropes proposent et de celles qu'ils écartent. Je trouve plaisant que la morale soit là où on ne l'attend pas, dans l'algorithme de calcul lui-même. En somme, la mesure des valeurs, et par conséquent la fixation des prix, si elle veut éviter les prix injustes, implique un sens de la mesure qui s'obtient dans le calcul lui-même. Pour que la démonstration soit complète, il faut évidemment montrer que la fameuse loi de l'offre et de la demande, souvent invoquée pour expliquer le niveau des prix, ne résiste pas à l'observation. Dans ce livre, JG ne fait que le suggérer et le mettre en

évidence sur des exemples précis. Dans un article publié ultérieurement (Guyer, à paraître), elle en fait la démonstration rigoureuse, en prenant le cas des prix du pétrole, rejoignant sur ce point les travaux récents de Tim Mitchell (2008). Sur les marges, c'est-à-dire aux endroits où se créent et se négocient les valeurs, règnent les monopoles, ce sont les prix qui fixent le niveau de l'offre et de la demande et non l'inverse.

Il se pourrait que mes commentaires laissent penser que le livre de JG est un livre de théorie et de la théorie la plus abstraite qui soit ! Ces compétences calculatoires, à la fois économiques et morales, ces valuations qui jouent avec les échelles, JG ne les discutent jamais en tant que telles, mais toujours à travers des études de cas et des exemples. Elle en donne une illustration magnifique, dans un chapitre destiné à devenir, j'en suis sûr, un classique de l'anthropologie économique. L'auteur y raconte en détail le déroulement d'une de ces « performances » (dans ce cas particulièrement réussie) qui permettent de dénouer des situations, qui à tout moment pourraient basculer dans la violence et passer brutalement du registre du commerce à celui de la terreur. Elle montre comment, alors que le Nigéria est plongé dans une situation de forte pénurie de carburant, la propriétaire d'une station service, qui vient d'être ravitaillée, parvient à satisfaire tous les clients qui se présentent, à un prix maintenu constant pendant toute la durée de l'opération. La virtuosité avec laquelle cette femme joue des différentes échelles de valuation pour faire varier les coûts des différentes transactions, mais sans changer le prix nominal du bidon de 5 litres, est stupéfiante. Cette performance calculatoire qui use et abuse des tropes et des traductions-conversions qu'ils permettent, permet d'éviter l'affrontement physique et laisse à tout le monde le sentiment de transactions pratiquées au juste prix. Ni le jeu de l'offre et de la demande, ni l'ordre d'arrivée, ni la hiérarchie sociale, ni la réglementation en vigueur (sur le contrôle des prix), ni les réseaux sociaux, ne peuvent expliquer à eux seuls cette performance. Si celle-ci est couronnée de succès, c'est parce que la propriétaire joue simultanément sur toutes ces variables. L'explication doit donc être à la hauteur des compétences déployées par cette dame. Seule une analyse qui s'attache à rendre visible ce travail, en mettant en évidence les combinaisons d'échelles, la composition des prix et des coûts, peut expliquer ce succès à la fois économique et moral.

Valuation et ordre social

L'analyse du rôle que jouent les échelles ordinales dans la détermination des biens amène JG à d'intéressantes considérations sur les rapports entre ordre social et valeur économique.

Lorsque l'on parle d'échelles ordinales, il est difficile de ne pas poser la question de leurs relations avec les différentes échelles sociales le long desquelles se hiérarchisent les groupes et les individus et en fonction desquelles se détermine la valeur symbolique, voire économique, des biens. Bourdieu est un des auteurs qui a le plus travaillé à élucider ces relations et à les rendre visibles. Ceci n'a pas échappé à JG : « *Cultural and sociological analyses, such as Sahlins's intervention against a materialist understanding of practical reason and Bourdieu's argument on distinction, claim that value scales are autonomous and preexisting, because they derive from a conservatively tenacious valuation of persons in the social hierarchy and to fundamental ideas in cosmology and ideology* » (p. 68). L'ordre social, si l'on suit la lecture de Bourdieu par JG, constituerait une matrice qui imposerait sa logique en la surajoutant à celle de l'économie. En sorte que, note JG : « *Even when demand for goods responds to price,*

Bourdieu argues that there are underlying criteria based on social class that persistently order the world. In his view, the outward signs of symbolic value are fundamentally arbitrary ; it is class power that defines the standards » (p. 69). J. Guyer n'a pas tort et son propos ne s'applique pas qu'à Bourdieu. Lorsqu'un anthropologue ou un sociologue arrive à la question du calcul des prix, il perd généralement ses nerfs et n'a de cesse de démontrer que la composante économique des prix (qui pourrait dépendre, il l'admet volontiers, de la rareté, des coûts de production, etc.), n'exclut pas, loin de là, une composante sociale. Le prix d'une Rolex, comme celui de tous les biens dits de luxe, reflète, au moins dans une certaine mesure, le coût de sa fabrication, les rapports entre l'offre et la demande, mais il vise également à exclure tous ceux dont ses acquéreurs entendent se distinguer. D'autres biens sont évidemment moins sensibles aux effets de la distinction, mais aucun ne peut échapper totalement à la logique de la différenciation sociale et des hiérarchies qui la sous-tendent.

JG ne cherche pas à dénier le rôle joué par les classements sociaux et les échelles ordinales, prêtes à l'emploi, que ces classements proposent aux acteurs. Elle se contente de douter de leur caractère déterminant car elle ne le retrouve pas dans les sociétés africaines qu'elle étudie. Pour que les structures sociales, et l'ordre qu'elles imposent, puissent jouer un rôle déterminant, il faudrait, nous dit-elle, que le modèle de Bohannan, ou une de ses variantes, soit vérifié. En effet, entre d'un côté Bohannan et ses catégories de sphères et de biens hiérarchisés, et, de l'autre côté, la théorie de la valuation sociale (par différenciation et distinction des biens), il existe une profonde affinité. Bohannan, note JG, fournit pour les sociétés non capitalistes la contrepartie de la théorie de la consommation que les sociologues ont construite pour les sociétés capitalistes : « *Tiv spheres of exchange are often invoked as a classic non capitalist example of the sociopolitical ranking of things in accordance with preset value hierarchies* » (p. 68).

Il ne s'agit pas, et JG ne cède jamais à cette facilité, de nier l'existence d'interférences entre classement social et valuation différentielle des biens. Il ne serait d'ailleurs pas plus exact de soutenir que la valeur fondamentale des biens est déterminée par l'économie, le social se contentant d'ajouter ses propres motifs pour fabriquer, à partir de l'infrastructure économique, de la distinction. Par son analyse subtile des échelles et des conversions qu'elles permettent, JG montre précisément comment les pratiques calculatoires, tout en tenant compte des hiérarchies et des coûts, redistribuent les cartes. Oui les agents classent, ordonnent, mesurent, mettent en relation. Mais ces opérations, qui engendrent de nouvelles catégorisations et différences en recyclant, convertissant et traduisant celles qui existent, ne sont gouvernées à strictement parler par aucune d'entre elles puisque les calculs réalisés par les agents se déroulent dans un espace intermédiaire qu'aucune ne couvre entièrement.

Les chapitres 4 et 8 du livre, qui portent sur les pratiques consommatoires au Nigéria oriental et au Ghana, sont en partie consacrés à cette démonstration. J. Guyer y revisite notamment les résultats d'une vaste enquête consacrée aux budgets des ménages ghanéens (*the Ghana Living Standards Survey of 1991-92*). Les responsables de cette enquête, et avec eux tous ceux qui se sont efforcés d'analyser ses résultats, ont été frappés par le fait que la loi d'Engel, qui prévoit que la part des dépenses d'alimentation dans le budget des ménages diminue au fur et à mesure que l'on s'élève dans l'échelle des revenus, n'est pas vérifiée. Au Ghana, plus on gagne d'argent, plus on est riche, et plus on mange ! Ce résultat surprenant a résisté à tous

les réexamens, à toutes les investigations supplémentaires et à toutes les critiques méthodologiques.

JG, comme tous ses collègues, commence par douter. Elle explore des pistes auxquelles personne n'avait, semble-t-il, encore songé. Las ! Les faits lui résistent comme ils avaient résisté à tous ceux qui s'étaient auparavant frottés à eux : « *The figures show a remarkable constancy in the internal balance of the budget, per capita, regardless of any major standard sociological feature of the household : size, composition (single/multi-person), age of head, gender, and expenditure quintile* » (p. 146). La Société, cette bonne à tout faire qui est censée expliquer tout ce que l'on ne peut comprendre dans les comportements individuels, n'explique rien ! L'énigme demeure quelles que soient les variables considérées. Le plus étrange est que les « ménages » aisés qui ne sont composés que d'une seule personne narguent Engel et sa loi !

S'appuyant sur ses propres travaux de terrain, JG propose une solution à cette énigme qui suspend toute (sur)détermination des valeurs économiques (ici les dépenses de nourriture) par des variables sociales ordinales. Elle observe que dans la société ghanéenne les individus s'engagent dans une course sans fin à l'augmentation de leurs gains, de manière à pouvoir gravir l'échelle sociale en achetant des positions et des titres qui sont d'autant plus chers qu'ils sont élevés. Cet argent est versé aux personnes déjà titulaires de ces titres ; celles-ci le thésaurisent et le retirent de la circulation monétaire. Le nouveau promu utilise l'intégralité de l'argent qui lui reste pour subvenir aux besoins du réseau de relations dont il attend le soutien et la reconnaissance. Un déplacement le long de l'échelle des positions se paye donc d'une augmentation des ressources que l'on consacre au réseau des relations. Tout se passe, nous dit JG, comme s'il existait un gradient social, au sens mathématique du terme, qui impose en tout point un ratio constant entre les deux types de dépenses. On voit la simplification apportée par la formule monétaire qui prescrit que, quelle que soit la position, ce qui est payé pour grimper dans la hiérarchie doit être du même ordre de grandeur que ce qui est payé pour assurer la légitimité de cette ascension. L'échelle numérique fournie par la monnaie permet à la fois de construire une équivalence mesurée entre les différents effets associés à la mobilité sociale, de la traduire en termes de paiements et de trouver un compromis équitable (*fifty-fifty*). L'existence de ce ratio, sa valeur ainsi que les modalités de son calcul, autorisent une grande variabilité dans la mise en œuvre concrète de cette formule par les agents. Chaque individu élabore un calcul monétaire et budgétaire qui intègre et prend en compte les positions qu'il occupe, les titres dont il est titulaire, mais également son âge, son sexe, son appartenance ou non à un ménage étendu, les relations dont il dispose déjà ou encore ses revenus, etc. Ce calcul complexe, qui obéit à une formule à la fois précise et peu contraignante, associe de manière inextricable ce que la sociologie qualifierait de social (des positions hiérarchisées) et ce que la théorie économique qualifierait d'économique (l'allocation des ressources) : ce que JG souligne explicitement lorsqu'elle note que les calculs entrecroisés, dans lesquels chacun tient compte des calculs de tous les autres (qui eux-mêmes combinent positions et allocation des ressources), produisent des effets macro-économiques (arbitrage collectif entre épargne, investissement et consommation) et sociaux (production de classements sociaux). JG, avec un sens aigu de la provocation, n'hésite pas à parler de régulation monétaire pour caractériser certaines des conséquences (collectives) qui résultent de l'agrégation des pratiques individuelles : la thésaurisation de l'argent consacré au paiement des titres assure, nous dit-elle, la régulation de la masse monétaire en circulation !

Au Ghana l'acteur central est l'individu et le calcul, à la fois social et économique, qu'il opère conduit à un double résultat : il ne cesse de produire, voire de reproduire, des positions personnelles à travers des transactions mutuelles qui jouent sur l'imbrication « *of different scales of value-gender, number of children, education, lineage, occupation, and so on* » (p. 148) ; il aboutit simultanément, du fait de l'allocation des ressources qu'il induit, à une véritable régulation économique.

La mise en défaut de la loi d'Engel s'explique donc par son hyper-sociologisme : elle postule indûment une indexation des formes de consommation sur des classements sociaux qui sont considérés comme des variables indépendantes, affirmation qui traduit, sur un plan méthodologique, l'hypothèse de l'autonomie du social (considéré comme étant irréductible à l'économie, à la biologie, ou encore à la psychologie). L'exemple ghanéen démontre, sur un cas précis, les limites de cette hypothèse et des clivages disciplinaires dont elle est le symptôme. Il nous met également en garde contre un éventuel contresens. JG ne dit pas que les classements sociaux ne sont pas pris en compte dans le calcul (économique) de la valeur : elle nous montre au contraire des individus qui passent leur temps à calculer à la fois, et de manière inséparable, leurs positions sociales et la part des ressources consacrées à la subsistance. Mais il est plus juste, pour décrire les relations entre calcul « social » et calcul « économique », de recourir à la notion jadis proposée par Serres, celle d'interférences, que de s'en tenir au répertoire de la causalité et de la dépendance. Ceci ouvre la voie à la reconnaissance d'une multiplicité de combinaisons envisageables. Les interférences existent au Royaume-Uni (lieu de naissance de la loi d'Engel) comme au Ghana, mais la nature et le contenu de ces interférences diffèrent tout simplement parce que Ghanéens et Anglais appliquent des formules calculatoires différentes.

Formules

Là où il attendait des structures, des sphères d'échange, des solidarités familiales ou claniques, le lecteur découvre, par l'entremise de JG, des individus calculateurs qui s'efforcent de profiter des disjonctures multiples qui parcourent les sociétés africaines, pour tenter des conversions leur assurant un gain légitime.

Dès lors qu'il se prive des structures, sphères, et autres réalités collectives qui sont supposées encadrer les comportements individuels, l'analyste se trouve confronté à la question qui tourmente les sciences sociales depuis leurs origines : comment éviter la ruine et le chaos, quand la société est composée d'individus qui s'efforcent par tous les moyens de profiter des occasions de gain ? Cette interrogation est d'autant plus forte dans le cas de l'Afrique Occidentale, que son économie est ouverte (p. 118) : la majorité des centres de décision sont situés à l'étranger ; des vagues de biens nouveaux, qui déferlent constamment, viennent déstabiliser les circuits en place et relancer la course aux « *marginal gains* ».

JG commence donc par examiner les notions habituellement utilisées pour expliquer la stabilité et l'intégration. Elle se tourne naturellement vers le concept d'institution. La critique qu'elle en donne est à la fois brève, décapante et définitive.

Pour ce que les américains appellent la *social theory* (la théorie du social, telle qu'elle peut être élaborée par les différentes sciences sociales et humaines), le recours aux institutions est commode car « *institutions are seen as in some sense stable or at least stabilizing* » (p. 127). Les institutions, que les hommes ont inventées au fil du temps pour cadrer et canaliser les débordements, garantissent l'existence de règles, de

mécanismes de coordination et d'intégration, et peuvent aller jusqu'à mettre en forme et à pérenniser les différentes catégories et classifications qui sont utilisées pour désigner et mettre en relation les personnes, les choses, les lieux, et les temporalités. Discutant North et Douglas, elle souligne que l'un et l'autre, au-delà de leurs différences et oppositions, se retrouvent pour considérer que « *institutions are seen as collective creations that filter, buffer, assign meaning, consolidate powers, and in general shape the random instabilities of life* » (p. 127).

La difficulté avec les institutions, c'est qu'elles ont les défauts de leurs qualités. Elles résolvent le problème de l'ordre et de la stabilité, mais rendent acrobatique l'explication des changements, des discontinuités, des décalages et des écarts. Ces difficultés ont conduit les sciences sociales à d'innombrables contorsions théoriques (regroupées parfois sous le label de neo-institutionnalisme) et à faire preuve d'une imagination débordante pour expliquer comment les institutions pouvaient faire une chose et son contraire : d'un côté encadrer l'action, favoriser l'ordre et la stabilité et, de l'autre côté, encourager l'innovation, les actions entrepreneuriales, en un mot la production de discontinuités, ces fameuses disjonctures qui intéressent tant JG. Mais ainsi relifté, le concept d'institution s'affadit au point de perdre toute consistance. A force de vouloir rendre les institutions compatibles avec les forces de changement, de circulation, de traduction et de reconfiguration, on les dépouille de leur vigueur. Quand l'addition ininterrompue de nouveaux épicycles rendit improbable que le soleil tourne autour de la terre, il s'avéra plus sage de décider de faire tourner la terre autour du soleil. Lorsqu'on en arrive à inventer de splendides oxymores comme celui d'entrepreneuriat institutionnel, il semble plus sage de faire une pause.

JG, engagée dans sa critique de la *social theory* dominante, rend limpide l'état de crise qui entoure la notion d'institution. Elle ne parvient cependant pas à se libérer, entièrement et définitivement, de son emprise. Elle continue par moment à se battre avec les armes de ceux qu'elle combat. Pour rendre compte de cette dialectique mille fois mise en scène de la reproduction et du changement, elle distingue par exemple les « *formal regulations* » et les « *popular conventions* », reprenant l'idée d'une tension entre des formes générales (institutionnalisées) qui laissent place à des arrangements locaux qui, sous certaines conditions, peuvent venir se substituer aux règles existantes ou les amender. Elle invoque à plusieurs reprises l'opposition, pourtant si peu utile, entre le formel et l'informel qui conduit, on le sait, à d'innombrables variations sur le thème de la présence du formel dans l'informel et de l'informel dans le formel. Dans les chapitres 7 et 9 consacrés aux institutions et à ce qu'elle appelle les « *formalities* », JG semble même tentée de ravauder après tant d'autres le concept d'institution de manière à ce qu'il puisse survivre dans les climats tropicaux : dans une économie monétaire ouverte, nous dit-elle, « *one needs a theory of institution building that can address uncertainties of the magnitude that Atlantic Africa has faced* » (p. 118). Ainsi au lieu de capitaliser sur ses propres analyses, JG reprend à son compte les dualismes de ceux à qui elle s'oppose, suggérant même qu'une manière d'avancer est d'opposer les sociétés où les conversions sont informelles, c'est-à-dire encadrées par ces fameuses « *popular conventions* » dont il était question plus haut, et celles où elles sont formalisées : « *formalization is the modern state's counterpart to conversion* » (p. 155). Le grand partage est de retour : l'Afrique et ses institutions fragmentées et fragiles d'un côté, l'Occident et ses institutions centralisées et fortes de l'autre côté. Canossa est au bout du chemin : « *African historical experience ... can show how stability may be domesticated : yes, institutions are stabilized elements, but they are not composed into integrated systems. Rather they are ordered as a multiplicity* » (p. 129). Une telle solution, qui ménage la chèvre et le chou,

conviendrait parfaitement à la *social theory* si bien critiquée par JG : en situation de turbulences, de chocs et de crises permanentes, les institutions font le gros dos, elles se fragmentent, se disjoignent, mais pour mieux résister, pour mieux absorber les trous d'air. Dans son commentaire critique Janet Roitman (2007) enfonce le coin : est-il empiriquement pertinent et théoriquement cohérent, demande-t-elle, d'opposer « *popular conventions* » et « *formal regulations* » ?

On peut comprendre les hésitations de JG devant l'ampleur de la refondation théorique à laquelle elle convie ses lecteurs. A ceux qui veulent poursuivre son travail, elle fournit pourtant les concepts dont ils ont besoin. J'en ai déjà présenté quelques-uns. Je voudrais pour finir suggérer l'intérêt de la notion de *formule*, qui permet d'éviter la notion d'institution. JG utilise le mot *formule* à plusieurs reprises, mais sans lui accorder l'attention qu'il mérite. Il me semble qu'une manière de faire sentir le caractère crucial de ce concept est de partir de ce que JG appelle les « *transactional forms* ».

Une « *transactional form* » est une formule, une sorte de recette ou de modèle, qui a déjà été utilisée et testée pour calculer des valeurs incertaines. Confrontés à des disjonctures d'un type nouveau, les agents puisent dans le répertoire des formules existantes et les adaptent, en fonction des circonstances particulières dans lesquelles ils se trouvent. Pour calculer la valeur des biens à échanger ils n'inventent pas de toutes pièces de nouvelles manières de mettre en relation échelles ordinales, nominales et numériques. Un tel travail serait irréalisable s'il ne s'appuyait sur des performances passées et leur cristallisation dans des formules qui ont fait leurs preuves. La conversion, comme toute improvisation ou innovation réussie, s'obtient par pillage et bricolage de formules qui sont disponibles et constituent de véritables répertoires.

Pour illustrer ce point, JG prend l'exemple des formes de crédits utilisées par les Idere entre 1966 et 1990. Les activités économiques changent du tout au tout en l'espace de 20 ans. En 1966, une part importante des ressources est consacrée à l'organisation de cérémonies au cours desquelles sont faits des dons qui assoient sur le long terme la solidarité sociale. Vingt ans plus tard, l'argent est investi (grâce à des emprunts) dans la production agricole. Ce déplacement appelle la mise en place de formes de crédit adaptées. Reconstituant l'histoire de ces innovations, qu'elle se garde bien de qualifier d'institutionnelles, JG découvre qu'une formule jadis utilisée pour l'exportation des céréales a été recyclée pour prendre en charge les investissements productifs. Après quelques modifications, elle assure la disponibilité de crédits à court terme avec des taux d'intérêt élevés. Ces formes transactionnelles, appelons-les *formules transactionnelles*, ressemblent à des recettes ou à des algorithmes éprouvés qui codifient les conversions, traductions, et mises en relation, plus ou moins explicites, plus ou moins formalisées, des différentes échelles à mobiliser et à prendre en compte pour aboutir à un prix acceptable. Dans les répertoires qu'elles constituent, certaines formules peuvent passer (temporairement ou définitivement) au second plan, d'autres étant mobilisées de manière ininterrompue, dans un incessant mouvement de combinaisons et de bricolages. Ces répertoires, dont il faudrait montrer comment ils se maintiennent et se transmettent, nous libèrent (c'est moi qui le dis !), d'un point de vue théorique et pratique de la notion encombrante d'institution. Une formule choisie par un agent, qui établit ainsi un lien entre la situation (de disjoncture) à laquelle il est confronté et les situations nombreuses que cette formule a permis de gérer, fabrique un ordre, un ordre local, qui se trouve mis en relation avec d'autres ordres locaux passés ou à venir. La

formule, qui peut être obtenue par hybridation de formules préexistantes, est au cœur de l'activité de calcul des valeurs. Elle est garante d'une certaine continuité et des apprentissages qui l'ont cristallisée et en même temps ouverte aux réélaborations successives. Elle décrit parfaitement les performances calculatoires que les agents définissent et mettent en œuvre pour tirer avantage des disjonctures. Une société où foisonnent les écarts et discontinuités, où prolifèrent les conversions hardies et les créations de valeurs (notamment économiques), n'est pas menacée par le chaos si elle dispose d'un riche répertoire de valuation dans lequel puisent les agents individuels. Désordre, crise, instabilité : proscrivons ces notions empruntées à une physique sociale dépassée et engageons-nous, des deux côtés de la Méditerranée, dans l'étude de la dynamique des formules, de leurs engendremens, de leur conservation, de leurs traductions, combinaisons et dérivations.

La notion de formule, dont le champ d'application et la pertinence s'étendent au-delà des activités commerciales, présente l'avantage de poser à nouveaux frais la question du formel (et de la formalisation) qui intéresse JG en particulier et les sciences sociales en général. Pas de formalisation sans formules. Un prêt se traduit dans des contrats écrits, dans des formules et des formulaires, qui viennent alimenter les dossiers dont Weber souligne qu'ils sont les pierres angulaires de la bureaucratie et de la formalisation de l'action qu'elle impose. La diversité des formules⁴ et des matériaux dans lesquels elles sont susceptibles d'être inscrites (la propriétaire de la station service, en pays Yoruba, n'utilise aucun papier pour gérer la demande et les prix) induit la diversité des modalités de formalisation et remet en cause l'habituelle opposition entre formel et informel.

Dans *Marginal Gains*, JG opère, de manière prudente et argumentée, une véritable révolution dans la manière d'envisager ce module élémentaire de l'activité économique qu'est la transaction commerciale. Cette révolution s'exprime dans la mise en place d'un arsenal conceptuel dont j'ai essayé de présenter les principaux éléments. En lieu et place des structures et des sphères avec leur binarisme inévitable ou encore des institutions avec leurs règles, on rencontre des disjonctures, des conversions, des pratiques calculatoires qui combinent échelles nominales, ordinales et numériques par le truchement d'incessantes traductions auxquelles les tropes servent de véhicules. On y trouve aussi des agents ingénieux, inventifs, entreprenants, capables, avec un art consommé de l'improvisation, d'opérer les conversions et de créer la valeur et les gains qui en résultent. On y trouve enfin des répertoires de formules, conçus et utilisés pour réaliser ces conversions et calculer les valeurs, formules qui permettent à la fois de tirer parti des expériences passées et de tenir compte, moyennant quelques adaptations, de l'inattendu et de la nouveauté. Cet ensemble, une fois composé, n'est pas moins viable, n'est pas moins calculé que les sphères hiérarchisées, les structures codifiant les échanges, les institutions avec leurs systèmes classificatoires, leurs règles et leurs valeurs stabilisées : en partant des répertoires de formules, on peut, me semble-t-il, rendre plus aisément compte de la diversité et de la dynamique de configurations, qui prennent parfois – pourquoi pas ? – la forme de ce que d'aucuns assimileraient à des institutions centralisées.

On aurait tort de croire que cette vision ne vaut que pour l'Afrique. J'ai noté à plusieurs reprises la pertinence de la notion de disjoncture pour décrire certains aspects des socio-économies occidentales. Tirer profit des marges et des asymétries ; les provoquer au besoin ; déplacer les sources de la valeur et laisser des doutes sur leur juste évaluation ; multiplier les échelles de calcul et les critères à prendre en compte ; inventer des formules et multiplier, par dérivées et traductions successives,

leurs combinaisons : toutes ces opérations ne décrivent-elles pas admirablement les économies de marché globalisées ?

Il est tentant de se représenter les marchés comme un monde plat où les déplacements et les « *conveyances* » sont aisés (aux frictions transactionnelles près), où les barrières sont traquées en vue d'être abaissées. Pour que ce monde plat, qui est garant d'efficacité, de richesse, de justice et de paix, puisse exister, il faut doter le monde réel, si imparfait, d'institutions et d'organisations verticales, si possible internationales ou transnationales, conçues pour combattre inlassablement la résurgence sans fin des différences et des barrières. Face à ce rêve occidental, le livre de JG est une invitation au scepticisme. S'il est vrai qu'il n'y a de gains et d'inventions que marginaux, ne faudrait-il pas expliquer l'exceptionnelle réussite (en terme de productivité et d'innovation) des marchés capitalistes, par leur texture feuilletée, fracturée, fragmentée, par l'existence d'un lacs inextricable de *disjunctures* et d'écarts (légaux, monétaires, ethniques, éthiques, technologiques, climatiques, géologiques, géographiques, topographiques, ...) que les agents s'emploient à localiser, expliciter, provoquer et multiplier, de manière à les constituer en autant de sources de valeurs et d'échanges inégaux. Ce n'est pas un hasard si ces mêmes économies occidentales font de l'innovation et tout particulièrement de l'innovation financière leur principale raison d'être. Innover c'est fabriquer des marges, dans tous les sens du terme (se placer à la frontière du connu, fabriquer un espace de manœuvre et de monopole, créer de la valeur et en accaparer une partie). Innover dans la finance, là où la volatilité, les risques et les incertitudes sont à leur comble, c'est investir un espace fertile où des formules inattendues, qui jouent à faire dériver les valeurs et obligent les agents à revenir en permanence sur leur calcul, peuvent être imaginées. Dire de certains produits qu'ils sont à la fois dérivés et structurés, n'est-ce pas avouer à demi-mot que la valeur se crée par de constants écarts, des discontinuités, des traductions et conversions, et par des formules qui sont destinées à produire à la fois de la stabilité et de l'incertitude. Il se pourrait bien que le capitalisme avancé, pas moins que les économies de l'Afrique Occidentale, mais selon d'autres modalités et sur une échelle encore plus grande, constitue une forme d'économie qui se nourrit des *marginal gains* et qui en favorise l'apparition. Plutôt que de gain, il faudrait d'ailleurs parler pour ces économies de *marginal profits* : dans ce petit changement terminologique et comptable réside sans doute l'esprit du capitalisme, l'ancien et le nouveau.

Références

- Appadurai Arjun (1986) *The Social Life of Things: Commodities in Cultural Perspective*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Barry Andrew (2001) *Political Machines. Governing a Technological Society*. London: The Athlone Press.
- Bohannan Paul (1955) "Some principles of exchange and investment among the Tiv." *American Anthropologist* 57, pp. 60-70.
- Callon Michel et Lépinay V (soumis). Dérivation et création de valeur.
- Gille Bertrand (Ed.) (1978) *Histoire des Techniques*. Paris: Encyclopédie de la Pleiade.
- Guyer Jane (2004) *Marginal gains. Monetary Transactions in Atlantic Africa*. Chicago: The University of Chicago Press.
- Guyer Jane (à paraître) "Composites, Fictions and Risk: Towards an Ethnography of Price." in *Market and Society: The Great transformation Today*, edited by Keith Harrrt and Chris Hann.

- Mitchell Tim (2008) "Carbon democracy." *Economy and Society* 37.
- Porter Theodore M. (1995) *Trust in Numbers*. Princeton: Princeton University Press.
- Roitman Janet (2007) "The Efficacy of Economy." *African Studies Review* 50, pp. 155-161.
- Thompson E.P. (1971) "The Moral Economy of the English Crowd in the Eighteenth Century." *Past and Present* 50, pp. 76-36.
- Verran Helen (2001) *Science and an African Logic*. Chicago: University of Chicago Press.
- Weiner Annette B. (1992) *Inalienable possessions: the paradox of keeping-while-giving*. Berkeley: University of California Press ■

Michel Callon

C.S.I.- Ecole des Mines de Paris

1. *African Studies Review*, Volume 50, Number 2, September 2007.
2. J'adopte le mot *valuation*, qui n'existe pas en français, pour désigner le processus complexe de la mesure de la valeur d'un bien ; je le préfère au mot *valorisation* qui s'entend généralement comme le synonyme d'augmentation de valeur.
3. JG cite plusieurs cas amusants d'inventions linguistiques qui permettent aux Africains de qualifier les biens nouveaux mis sur le marché. Les Yorubas, par exemple, pour désigner des vêtements aux couleurs particulièrement lumineuses, parlent de NEPA : « *NEPA is the Nigerian Electric Power Authority which fails so often that this cloth can serve as a substitute to provide light !* » (p. 86).
4. Le remarquable chapitre que Bertrand Gille (1978) consacre à la connaissance technique pourrait être mobilisé à ce point : le tableau, le module, la recette, l'équation mathématique sont autant de formules différentes pour calculer des solutions viables et acceptables. Elles sont toutes aussi formelles les unes que les autres.